

LE HÉRAUT DU ROYAUME

71e Année No. 435 Juillet 2021

Sous la Protection de Dieu :

Le Voyage de Paul à Rome.....	1
La Fraction du Pain (suite et fin).....	6
Ainsi Dit L'Éternel :	
7. Jésus-Christ : Pourquoi Il Fut Crucifié	10
Passages Fondamentaux :	
22. Le Prologue de l'Évangile de Jean (Jean 1 :1-17).....	14
Le Fils De Dieu Est Venu :	
16. Les Impératifs de la Croix	21
La parabole de la Bonne Mesure	25
Nouvelles Fraternelles	27

*Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.
(Jean 15: 5)*

Sous la Protection de Dieu : Le Voyage de Paul à Rome

Il n'y a aucune bénédiction plus réconfortante pour ceux qui sont en Christ que l'assurance qu'ils sont toujours dans la présence de Dieu. Être toujours « devant sa face », dans le langage de la Bible, signifie qu'on est continuellement entouré de son amour et de ses soins infaillibles. Le livre des Psaumes nous rappelle à maintes reprises ce fait merveilleux et rassurant. Nous lisons, par exemple :



« Un navire d'Alexandrie » - les plus grands vaisseaux de l'époque, bâtis pour le transport de blé d'Égypte à Rome

« Où irais-je loin de ton esprit, et où fuirais-je loin de ta face ?

Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au séjour des morts, t'y voilà.

Si je prends les ailes de l'aurore, et que j'aille habiter à l'extrémité de la mer,

Là aussi ta main me conduira, et ta droite me saisira. »

(Psaume 139 :7-10)

Ou encore :

« Sachez que l'Éternel s'est choisi un homme pieux ; L'Éternel entend, quand je crie à lui ... Je me couche et je m'endors en paix, car toi seul, ô Éternel ! tu me donnes la sécurité dans ma demeure. » (Psaume 4 :3, 8)

Il est fort probable que l'apôtre Paul se rappelait souvent de tels passages des Écritures pendant son emprisonnement à Césarée par les Romains (Actes 23 :31 ; 26 :30) et quand il devait faire face aux terreurs de la tempête et du naufrage pendant son voyage de Césarée à Rome, qui est décrit de façon si vivante dans le chapitre 27 des Actes. Ces événements démontrent la présence constante de Dieu, invisible mais puissante, dans les expériences d'un homme qui avait consacrée toute sa vie à son service.

Même pendant les deux années qu'il a passées en prison à Césarée (Actes 24 :27), Paul était béni par Dieu ; il était détenu dans une ville où se trouvaient plusieurs frères et sœurs très dévoués et bienveillants

qui étaient déjà connus à l'apôtre, y compris Philippe l'évangéliste et ses quatre filles (Actes 21 :8-9) ainsi que l'officier romain Corneille avec quelques membres de sa famille et quelques-uns de ses amis (Actes 10 :24, 44-48). Et lorsqu'on avait pris la décision de l'envoyer à Rome, et que lui et d'autres prisonniers avaient été transférés sur un navire, Paul était sans doute reconnaissant à Dieu d'être accompagné de deux « frères en Christ », à savoir Aristarque, un Macédonien de Thessalonique, et Luc, l'auteur des Actes (Actes 27 :2). Notons d'ailleurs que la présence de Luc est toujours indiquée dans les Actes, et en particulier dans ce récit, par l'emploi du pronom « nous » (voir Actes 27 :1 : 28 :1).

La présence avec lui de ces deux frères n'était pourtant pas son seul motif de reconnaissance. Paul était sans doute étonné par la bienveillance exceptionnelle de Julius, l'officier romain qui était responsable pour les prisonniers et pour la garde romaine pendant le voyage (Actes 27 :1) ; lorsque le navire est arrivé à Sidon, un jour seulement après leur départ de Césarée, « *Julius, qui traitait Paul avec bienveillance, lui permit d'aller chez ses amis et de recevoir leurs soins* » (Actes 27 :3). Comment expliquer cette bienveillance ? Se pourrait-il que Julius et Corneille, tous les deux officiers stationnés à Césarée, se connaissent, et que ce soit de Corneille que Julius avait appris les circonstances de l'apôtre ? Évidemment, nous ne pouvons pas le savoir avec certitude, mais cela expliquerait pourquoi Julius était prêt à le traiter d'une manière aussi remarquable. Quoi qu'il en soit, c'était encore une manifestation merveilleuse du soin que le Dieu invisible prenait de son serviteur.

Pendant le voyage

Paul était un homme de grande foi, et il a manifesté pleinement cette foi à tous ceux qui l'entouraient. Ses paroles pendant la tempête, lorsque « *nous perdîmes enfin toute espérance de nous sauver* » (v. 20), témoignent de cette confiance totale en Dieu et en sa protection, qui atteint ici son plus haut degré :

« Maintenant je vous exhorte à prendre courage : car aucun de vous ne périra, et il n'y aura de perte que celle du navire. Un ange du Dieu à qui j'appartiens et que je sers m'est apparu cette nuit, et m'a dit, Paul, ne crains point : il faut que tu comparaisse devant César, et voici, Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi. C'est pourquoi, ô hommes, rassurez-vous, car j'ai cette confiance en Dieu qu'il en sera comme il m'a été dit. Mais nous devons échouer sur une île. »
(Actes 27 :22-26)

Plus tard, lorsque le navire s'approchait finalement de l'île de Malte, en grand danger de se fracasser sur les rochers, Paul a exhorté tous ceux qui se trouvaient à bord de manger quelque chose avant de faire face aux dangers du lendemain : *« Je vous invite donc à prendre de la nourriture, car cela est nécessaire pour votre salut, et il ne se perdra pas un cheveu de la tête d'aucun de vous. Ayant ainsi parlé, il prit du pain, et, après avoir rendu grâce à Dieu devant tous, il le rompit, et se mit à manger. Et tous, reprenant courage, mangèrent aussi »* (Actes 27 :34-36).



Dans ces moments du plus grand péril Paul a montré ouvertement sa confiance en Dieu. Il avait toujours agi ainsi, quelles que soient les conséquences pour lui-même. Même dans les périodes de danger ou d'incertitude qu'il a vécues il restait ferme dans sa confiance totale dans la promesse du Tout-Puissant : *« Je ne te délaisserai point, et je ne t'abandonnerai point. C'est donc avec assurance que nous pouvons dire : Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai rien ; que peut me faire un homme ? »* (Hébreux 13 :5-6).

Après le naufrage

Le même soin divin pour son l'apôtre s'est montré de nouveau lorsque les voyageurs sont enfin arrivés en Italie, après l'hiver passé sur l'île de Malte. À Pouzzoles, des chrétiens ont hébergé l'apôtre et ses compagnons pendant sept jours (Actes 28 :13-14). Plus tard, un groupe de croyants a parcouru près de 70 kilomètres de Rome exprès pour venir à la rencontre de l'apôtre et ses compagnons au Forum d'Appius et pour les accompagner jusqu'à la capitale, (Actes 28 :14-15).

De tels actes d'amour chrétien ont certainement fortifié Paul pour faire face aux épreuves qui l'attendaient : *« Paul, en les voyant, rendit grâce à Dieu, et prit courage »* (Actes 28 :15). Et lorsqu'il est arrivé à Rome, l'amour et les soins de Dieu pour lui se sont manifestés de nouveau : alors que tous les autres prisonniers ont été remis au capitaine de la garde, *« on permit à Paul de demeurer dans son domicile particulier, avec un soldat qui le gardait »* (Actes 28 :16). C'est ainsi que *« Paul demeura deux ans entiers dans une maison qu'il avait louée. Il recevait tous ceux qui venaient le voir, prêchant le royaume de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ, en toute liberté et sans*

obstacle » (Actes 28 :30-31).

Ainsi, tous les événements de cette période de la vie de service de Paul deviennent pour nous un exemple de la façon dont notre Père céleste invisible est toujours présent avec nous tout au long des étapes de notre vie. Quels que soient les problèmes et les défis auxquels nous devons faire face, il prend soin de nous dans sa miséricorde infinie et sa grâce sans mesure pour nous amener enfin à son royaume glorieux et éternel, le royaume qu'il a préparé pour ceux qui l'aiment. Un autre psaume l'exprime ainsi :

« Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui ne manque jamais dans la détresse.

C'est pourquoi nous sommes sans crainte quand la terre est bouleversée, et que les montagnes chancellent au cœur des mers,

Quand les flots de la mer mugissent, écumant, se soulèvent jusqu'à faire trembler les montagnes...

L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est pour nous une haute retraite. » (Psaume 46 :1-3, 11)

« Que votre lumière luise devant les hommes »

Mais remarquons aussi que cette relation réciproque entre la protection de Dieu et la confiance en lui de Paul, son serviteur, n'a pas manqué d'impressionner d'autres aussi, en particulier le centenier romain Julius. À mesure que nous lisons le récit émouvant de Luc, il devient de plus en plus évident que Julius savait qu'il se trouvait dans la présence d'un homme dont la foi en Dieu était vraiment remarquable, et que cette foi, qui rayonnait de tout ce qu'il disait et faisait, dirigeait sa conduite et ses actions.

Au commencement du voyage, Julius n'était pas enclin à suivre les conseils de Paul. Des vents contraires ont ralenti la progression du navire et l'ont fait dévier de la route prévue, et ils sont arrivés ainsi à la côte de l'île de Crète. C'était le moment de l'année où il pouvait être dangereux d'aller plus loin, et Paul, bien qu'il fût prisonnier et qu'il y eût 276 personnes à bord du navire, a pu donner des conseils à Julius et aux responsables du navire : *« O hommes, je vois que la navigation ne se fera pas sans péril et sans beaucoup de dommage, non seulement pour la cargaison et pour le navire, mais encore pour nos personnes »* (Actes 27 :9-10). L'apôtre avait beaucoup voyagé, donc un trajet en bateau n'était rien de nouveau pour lui. Il connaissait par expérience les dangers des voyages en bateau ; il avait déjà fait naufrage à trois

reprises et avait « *passé une nuit et un jour dans la mer* » (2 Cor 11 :25-26). Mais Julius a décidé à ce moment-là de se fier plutôt au capitaine et au patron du navire qu'à Paul.

Plus tard, au milieu de la tempête désastreuse, on n'était que trop content de l'écouter. Lorsque le navire s'approchait de Malte, les marins ont formé secrètement le projet d'abandonner le navire dans le seul canot de sauvetage pour se sauver eux-mêmes. Paul a conseillé à Julius qu'il fallait les empêcher de le faire, et celui-ci a suivi ses conseils (Actes 27 :30-32). Il est évident aussi que c'est uniquement grâce au respect croissant de Julius pour Paul que lui et tous les autres prisonniers n'ont pas été tués par les soldats pour les empêcher de s'échapper quand ils auraient atteint la terre ferme. L'hiver qu'ils ont dû passer ensemble sur l'île de Malte, où Julius a été témoin des guérisons que Paul y a faites, et les actes d'amour que celui-ci a reçus de ses frères chrétiens après l'arrivée en Italie ont sans doute approfondi son respect pour Paul et pour le Dieu qu'il servait. (Actes 28 :8-9).

Et, chose remarquable, le respect du centenaire romain est devenu un des moyens dont Dieu s'est servi pour exercer son soin bienveillant pour Paul et ses compagnons chrétiens. Il n'est guère à douter que c'est grâce à l'influence de Julius qu'on a traité Paul avec tant de considération lors de leur arrivée à Rome et qu'on lui a permis de demeurer dans sa propre maison louée.

Un voyage, et en particulier un voyage en bateau, a souvent servi de métaphore pour la vie de l'individu, qui de plusieurs points de vue ressemble en effet à un trajet sur les flots dangereux du monde. Qu'est-ce que la narration de Luc du voyage de Paul à Rome peut nous enseigner concernant notre voyage à nous ? La relation entre Paul et Dieu – la protection de l'un et la foi de l'autre – est sans doute l'aspect le plus frappant de ce récit. Mais il nous démontre aussi combien il est important que le croyant ne mette pas sa foi « sous le boisseau » ; il faut, au contraire, qu'elle « *luisse devant les hommes* » pour qu'elle « *éclaire tous ceux qui sont dans la maison* » - ou le navire – et « *qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* » (Matthieu 5 :15-16). Luc ne nous donne pas d'informations ultérieures concernant la vie de Julius après ce voyage extraordinaire ; est-il devenu chrétien lui aussi ? Nous l'ignorons – mais on ne peut que l'espérer !

DAVID WREN
(adapté et augmenté)

La Fraction du Pain (suite et fin)

Dans l'article précédent, nous avons vu que la première Fraction du Pain, telle qu'instituée par le Seigneur Jésus, est née de la célébration annuelle de la fête juive de la Pâque, lorsque la nation juive célébrait sa délivrance de l'esclavage en Égypte pour commencer un voyage vers le pays d'Israël, que Dieu avait promis à leurs ancêtres.

C'est le soir, et le Seigneur a rassemblé ses douze disciples dans une salle à Jérusalem où ils partagent un repas ensemble. La question de savoir s'il s'agissait d'un repas de Pâque ou non, qui ne cesse de provoquer des débats intéressants, doit rester ouverte ; quel que soit le contexte réel de l'occasion, c'est ce que le Seigneur dit et fait qui nous intéresse pour le moment. Voici le compte rendu de Matthieu de cette occasion :

« Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain ; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le donna aux disciples, en disant, Prenez, mangez, ceci est mon corps. Il prit ensuite une coupe ; et, après avoir rendu grâces, il la leur donna, en disant, Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés. Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » (26 :26-29)

Le récit de Marc est presque identique. La version de Luc est un peu différente, mais non de manière significative. Le récit de Jean est complètement différent : il rapporte un événement qui a précédé le partage du pain et du vin – le moment où Jésus a lavé les pieds de ses disciples. Ce geste établit le caractère essentiel de ce repas : le Maître accomplit un acte de service aux autres. Ce point sera développé dans ce qui suit.

Remarquez la séquence telle que Matthieu la présente :

1. Le Seigneur prend le pain
2. Il en rend grâce à Dieu
3. Il le rompt
4. Il donne le pain rompu à ses disciples, en leur disant de manger
5. Il prend la coupe (de vin)
6. Il en rend grâce
7. Il donne la coupe aux disciples, en leur disant de boire

On voit toute de suite que le pain est « rompu » tandis que la coupe de vin est remise aux disciples sans être subdivisée. Il faut également noter qu'il y

a une prière de remerciement et de bénédiction séparée pour le pain et le vin, ce qui confirme que chacun a sa propre signification. Essayons maintenant de dégager le sens exact de ces deux symboles.

Le Seigneur a dit que le pain « *est mon corps* ». Luc ajoute le détail qu'il est « *donné pour vous* ». Est-ce que cela signifie qu'un morceau de pain est transformé tout d'un coup pour devenir le corps physique du Seigneur ? Évidemment, ce n'était pas le cas pour les disciples présents – le corps physique du Seigneur est resté intact devant eux. Ils se sont sans doute rappelés une occasion antérieure, lorsque le Seigneur s'est présenté comme « *le pain vivant* » – « vivant » par contraste avec le pain quotidien miraculeux qui a soutenu les enfants d'Israël pendant leur voyage de 40 ans dans le désert, mais qui ne les a pas empêchés de mourir. Voici ce que le Seigneur a dit à cette occasion-là :

« Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. » (Jean 6 :51)

Si nous mettons ces mots en parallèle avec d'autres, un peu plus tard dans l'Évangile de Jean : « *Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour les brebis* » (10 :11), alors nous pouvons conclure que la « chair » du Seigneur, qui est symbolisée dans le pain, c'est sa « vie », volontairement « donnée » en amour. Ainsi, lorsque nous « rompons le pain », nous recevons la représentation symbolique de la vie totale du Seigneur qui a été consacrée pour vaincre le péché dans sa propre chair. Il a « rompu » la volonté de sa propre chair humaine, en faisant l'expérience de la tentation comme nous le faisons, mais sans jamais y céder : « *... il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché* » (Hébreux 4 :15).

Un morceau de pain devient ainsi un symbole simple mais puissant de la victoire de notre Seigneur sur les impulsions de sa propre nature humaine. Proposer, comme le font les Catholiques, que le pain devienne le corps physique du Seigneur en nous manque de sens : manger la chair littérale du Seigneur ne nous apporterait aucun bénéfice. Mais si nous permettons que l'action de manger un petit morceau de pain stimule notre appréciation intellectuelle et émotionnelle de ce que le Seigneur a accompli pour nous dans la vie qu'il a « donnée », alors ce simple rite peut devenir une expérience d'une valeur immense pour nous dans notre vie spirituelle. Ce petit morceau de pain est sans importance pour notre bien-être physique, mais sur le plan spirituel il peut nous enrichir d'une manière remarquable.

Le vin

Mais qu'en est-il du vin ? Pourquoi avons-nous besoin d'un second symbole ? Peut-être qu'il nous suffit de reconnaître que la vie spirituelle est tout comme notre vie physique – nous avons besoin de manger **et** de boire pour survivre. Mais il est possible, nécessaire même, d'aller plus loin dans notre examen de ce sujet. Selon le Seigneur lui-même, le vin doit diriger notre attention sur son sang : *« le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés »*.

Ainsi, tandis que le pain nous invite à nous concentrer sur la lutte du Seigneur pendant toute sa vie contre le péché – et sur sa victoire – le vin nous amène à réfléchir sur la mort du Seigneur et sur le sang qui a coulé de ses blessures pendant qu'il était pendu à la croix – blessures aux mains et aux pieds causées par les clous, mais aussi sur la tête et sur tout son corps, causées par la couronne d'épines et les lacérations infligées par les coups sauvages avant sa crucifixion. Les Écritures insistent sur la signification du sang du Seigneur - en voici deux exemples :

« En lui [Jésus] nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés, selon la richesse de sa grâce... » (Éphésiens 1 :7)

« Que le Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts le grand berger des brebis, par le sang d'une alliance éternelle, notre Seigneur Jésus ... » (Hébreux 13 :20)

Dans la Bible, une « alliance » est un accord entre Dieu et un peuple, qui est invariablement scellé par le sang d'un animal sacrifié. Il y avait une « ancienne alliance » entre Dieu et le peuple d'Israël, mais il y a aussi une « nouvelle alliance », qui est scellée, non avec le sang d'un animal, mais avec ce que l'apôtre Pierre décrit comme *« le sang précieux du Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache (1 Pierre 1 :19)*. Et le point central de cette « nouvelle alliance » scellée dans le sang précieux du Seigneur Jésus est la garantie donnée par Dieu : *« ... je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités » (Hébreux 10 :17)*.

Ainsi, lorsque nous prenons le vin – du vin rouge, si possible – nous nous souvenons, toujours au niveau du symbolisme, du sang de notre Seigneur, et nous célébrons, non pas maintenant la victoire personnelle du Seigneur sur le péché, symbolisé par le pain, mais le résultat de cette victoire pour nous-mêmes – le pardon de nos péchés.

Pour nous aussi ?

On pourrait trouver tout à fait raisonnables les conclusions que nous avons tirées des paroles et des actions de Jésus ce soir-là lorsque, à table avec ses disciples, il les a invités à se souvenir de lui dans le pain et le vin. Mais comment savons-nous que le même enseignement et la même invitation nous sont adressés aussi ? Peut-être qu'ils ne s'appliquent qu'à ceux qui étaient présents à ce moment-là ? Après tout, ne s'agissait-il pas d'une occasion privée pour Jésus et ses disciples immédiats ? La réponse à cette question se trouve dans l'autre récit concernant cette occasion – celui de l'apôtre Paul, qui n'y était pas présent. Voici ce qu'il dit :

« Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné ; c'est que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit, et dit, Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit la coupe, et dit, Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous en boirez. » (1 Corinthiens 11 :23-25)

Bien qu'il n'ait pas été présent, Paul a été informé de la signification de cet acte de commémoration par une révélation spéciale. Nous savons par l'autorité inspirée de l'apôtre Paul que lorsque Jésus a dit « *Ceci est mon corps ... cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang* », il s'adressait non seulement à ceux qui étaient dans la salle avec lui, mais à d'autres auditeurs – et lecteurs – encore. Luc nous informe dans les Actes que les disciples du premier siècle avaient l'habitude de se réunir le dimanche pour la « fraction du pain » : *Le premier jour de la semaine, nous étions réunis pour rompre le pain* » (Actes 20 :7).

Nous aussi, nous avons l'habitude de nous réunir fidèlement et régulièrement le dimanche pour nous souvenir de notre Seigneur de la manière qu'il nous a désignée. Nous devrions considérer ce simple rite symbolique comme une invitation pressante de notre Seigneur lui-même, adressée à chacun d'entre nous, nous engageant à nous rappeler ce jour d'il y a 2000 ans où notre Seigneur a donné sa vie parfaite pour nous assurer le salut.

Mais il n'est pas question d'un simple regard en arrière vers le passé : nous tournons les yeux aussi vers l'avenir, attendant avec impatience le moment où notre Seigneur reviendra pour achever le dessein de Dieu sur la terre. Car le récit de l'Apôtre Paul continue comme suit : *« Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du*

Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Corinthiens 11 :26).

Rappelons-nous donc qu'un jour nous nous réunirons pour la Sainte Cène pour la dernière fois. Avec chaque Fraction du Pain nous prenons un pas en avant, vers le jour où le royaume de Dieu sera établi et que le Seigneur rassemblera ses disciples fidèles – ceux qui seront en vie à ce moment-là *et* ceux qui dorment dans la poussière de la terre (Daniel 12 :2) – pour qu'ils s'associent avec lui dans son œuvre d'embellir cette terre et de la remplir de la gloire de Dieu. *« Viens, Seigneur Jésus ! »*

STEVE WESTON

Ainsi Dit L'Éternel

7. Jésus-Christ : Pourquoi Il Fut Crucifié

« Dès lors Jésus commença à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour. » (Matthieu 16 :21)

On pourrait certainement soutenir que Jésus fut crucifié parce qu'il éveilla la haine des chefs juifs de son temps et que ceux-ci jugèrent prudent de se défaire de Jésus de peur qu'une révolte ne mît en péril l'existence de leur nation. Mais ce n'est là qu'une raison superficielle ; ce n'est pas la raison véritable.

Cela ressort avec force lorsque nous tenons compte de ces passages qui rattachent la crucifixion à l'œuvre rédemptrice de Dieu. Ainsi, Pierre aux Juifs :

« Hommes Israélites, écoutez ces paroles ! Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage devant vous par les miracles, les prodiges et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ; cet homme, livré selon le dessein arrêté et selon la prescience de Dieu, vous l'avez crucifié, vous l'avez fait mourir par la main des impies. » (Actes 2 :22-23 ; voir aussi Actes 3 :14-18)

Ce que Jésus lui-même a dit à propos de ses souffrances et de sa mort

concorde avec les passages cités. À partir d'un certain moment pendant son ministère, il « *commença à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour* » (Matthieu 16 :21). Comment savait-il qu'il fallait attendre cette épreuve de persécution et de crucifixion ? Ses paroles lorsque Pierre voulait empêcher son arrestation fournissent la réponse ; il aurait pu invoquer l'aide de légions d'anges : mais « *Comment donc s'accompliraient les Écritures, d'après lesquelles il doit en être ainsi ?* » (Matt. 26 :54). Plus loin on lit : « *Mais tout cela est arrivé afin que les écrits des prophètes soient accomplis* » (v. 56).

Cette pensée que ses souffrances et sa mort avaient été prédéterminées par Dieu et prédites dans l'Ancien Testament ressort dans quelques paroles de Jésus, prononcées après sa résurrection :

« C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes, et dans les psaumes ... Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour, et que la repentance et le pardon des péchés seraient prêchés en son nom à toutes les nations ... » (Luc 24 : 44-47)

Les écrits des apôtres présentent cette même idée. Voici trois exemples de trois épîtres différents – et d'auteurs différents :

« [Dieu nous a] prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté ... En lui nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés, selon la richesse de sa grâce, que Dieu a répandue abondamment sur nous par toute espèce de sagesse et d'intelligence... » (Éphésiens 1 :5-8)

« Il convenait, en effet, que celui pour qui et par qui sont toutes choses, et qui voulait conduire à la gloire beaucoup de fils, ait élevé à la perfection par les souffrances le Prince de leur salut. » (Hébreux 2 :10)

« [Jésus a] porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois, afin que morts aux péchés nous vivions pour la justice ; lui par les meurtrissures duquel vous avez été guéris. » (1 Pierre 2 :24)

Guéris par des meurtrissures : c'est la grande prophétie d'Ésaïe 53 relative au serviteur de Dieu qui est la source de ce langage. Pierre détermine de qui il s'agit dans cette citation ; Philippe également, lorsque, se basant sur ce chapitre, il annonça à l'eunuque éthiopien la bonne nouvelle de Jésus (Actes 8 :32-35).

Cette prophétie d'Ésaïe parle d'un personnage méprisé et abandonné, d'un « *homme de douleur et habitué à la souffrance* ». Mais, dit le prophète,

« Mais il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris ... Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance... après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra une postérité et prolongera ses jours ; et l'œuvre de l'Éternel prospérera entre ses mains. »
(Ésaïe 53 :5, 10)

Une vie livrée en sacrifice pour le péché – vie donnée comme condition de la rémission des péchés de la part de Dieu. Cette leçon avait été enseignée au moyen des ordonnances qui, durant toute l'époque de l'Ancien Testament, avaient réglé les sacrifices pour les péchés. Citons quelques paroles prophétiques de David, paroles que l'épître aux Hébreux met dans la bouche de Jésus : « *Tu ne désires ni sacrifice ni offrande, Tu m'as ouvert les oreilles ; Tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire. Alors je dis, Voici, je viens avec le rouleau du livre écrit pour moi. Je veux faire ta volonté, mon Dieu ! Et ta loi est au fond de mon cœur* » (Psaume 40 :6-8).

C'est que la leçon contenue dans le type nous aide à comprendre pourquoi il fallait que la mort de Jésus servît de sacrifice pour les péchés. Le péché entraîne la mort ; en effet, le premier acte de désobéissance en Éden amena la mort : au dire de Paul : « *... par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché... Si par l'offense d'un seul la mort a régné par lui seul...* » (Romains 5 :12, 17) ; « *Car le salaire du péché, c'est la mort* » (Romains 6 :23). Alors lorsqu'un pécheur faisait l'offrande d'un animal égorgé, il démontrait allégoriquement qu'il reconnaissait la justice du décret divin qui liait la mort au péché.

Mais pourquoi Dieu exigerait-il cette reconnaissance ? Sa volonté est souveraine, et lorsque sa loi est enfreinte, il n'est que convenable de reconnaître ce fait. Sans cela, le pardon des péchés est impossible. C'est Dieu seul qui puisse fixer les conditions d'après lesquelles l'homme peut être réconcilié ; et ces conditions harmonisent avec les attributs de Dieu. Avant d'exercer sa miséricorde, Dieu exige une reconnaissance volontaire de sa justice, laquelle justice réclame la mort pour le péché. C'est ce que Paul nous explique : « *C'est lui que Dieu a destiné à être par son sang pour ceux qui croiraient victime propitiatoire, afin de montrer sa justice* »

(Romains 3 :25).¹

Contemplons donc ce Jésus, homme mortel comme nous. Était-il juste qu'il le fût ? À la lumière de la Bible – qui seul peut régler la question – il faut dire oui. Qu'il le fût véritablement, Jésus le démontra en se livrant à la mort.

Mais il fallait accomplir deux choses – mettre en lumière la justice de Dieu et ressusciter le Sauveur. Ceci nécessitait un rédempteur à la fois mortel mais sans péché. En Christ, Fils de Dieu et fils de Marie, nous voyons un homme qui, héritant de la nature et des faiblesses humaines, a su néanmoins mener une vie juste : il « *n'a point commis de péché* » (1 Pierre 2 :22) ; et tandis que, d'une part, Jésus a accompli par sa mort tout ce qui est juste, la voie a été ouverte en même temps pour sa résurrection : « *il s'est humilié lui-même ... C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé* » (Philippiens 2 :8-9).

Dieu offre aux hommes le pardon des péchés s'ils s'associent à Jésus-Christ : « *par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes* » (Romains 5 :19) ; « *Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés* » (Actes 10 :43). Uni par le baptême à Jésus qui a aboli la mort en lui-même, le croyant a la promesse de la vie éternelle en Jésus-Christ. À sa venue, le Sauveur donnera à tous les fidèles l'immortalité qu'il a le pouvoir de conférer.

JOHN CARTER

Traduction : T.J. Barling

1 Il faut toutefois noter que le mot grec *dikaïosune*, rendu ici « justice », ne signifie pas uniquement « justice » dans son sens juridique ou légal. Lorsque Paul l'emploie en se référant à Dieu, il signifie plutôt son œuvre rédemptrice, son salut et sa fidélité – voir, par exemple, les versets 21-22 de ce chapitre. Quand il l'emploie en parlant de l'homme, *dikaïosune* se réfère à la condition de ceux que Dieu accepte comme « justes » sur la base de la foi malgré leurs péchés ; il est utilisé huit fois dans ce sens dans le chapitre suivant, où Dieu est nommé « *celui qui justifie l'impie* » (4 :5). Le mot « montrer » (*endeixis*) se réfère non à la déclaration du jugement juste de Dieu mais plutôt à une *démonstration* ou une *preuve* de la grâce salvatrice de Dieu – voir, par exemple, « *la preuve de votre amour* » (2 Cor. 8 :24) ; « *une preuve de perdition* » (Phil. 1 :28). Il est possible donc que la mort de Jésus est en premier lieu le moyen que Dieu emploie, non pour rendre « possible » le pardon, mais pour convaincre les hommes à l'accepter – à se repentir et à croire. – Éd.

Passages Fondamentaux

22. Le Prologue de l'Évangile de Jean (Jean 1 :1-17)

Dans toute la Bible il n'y a aucun passage plus profond et plus difficile à sonder – et plus controversé – que celui-ci. C'est son premier verset surtout que la chrétienté orthodoxe, tant Catholique que Protestante, n'en finit pas de citer pour soutenir sa doctrine trinitaire : « *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu* ». Voilà, dit-on, la Parole, c'est le Fils, Jésus ; il existe donc depuis toujours, avant la création de monde, et il est « Dieu ». Et dans le verset 14 il est « incarné » : « *La Parole est devenue chair ; elle a fait sa demeure parmi nous ...* » (Nouvelle Bible Segond). Le Fils préexistant est né de la vierge et devient homme, mais un homme qui n'en est pas moins « Dieu ».

En considérant cette interprétation, on constate tout de suite qu'il s'agit d'un corps étranger dans son contexte biblique ; comme le reconnaissent la plupart des commentateurs modernes, l'emploi de mot grec *logos* (parole) pour désigner un être ou un principe créateur quasiment indépendant qui serait en mesure de « s'incarner », n'a rien à voir avec l'enseignement de l'Ancien Testament, qui est pourtant la source des idées et du langage symbolique de cet Évangile. Cette interprétation trinitaire est redevable plutôt à la pensée grecque, surtout celle des stoïciens et du philosophe juif Philon d'Alexandre, contemporain de Jésus, qui s'efforçait d'interpréter l'Ancien Testament selon les catégories de la pensée grecque de l'époque.

La parole dans l'Ancien Testament

Laissant de côté les spéculations grecques, essayons d'abord d'établir la signification de la « parole » dans l'Ancien Testament – et en particulier de la parole de Dieu. Le mot hébreu *dabar* signifie non seulement une parole mais aussi une chose, une « matière » ou une intention.¹ Lorsque

1 Dans le récit de la recherche d'une femme pour Isaac dans Genèse chapitre 24, par exemple, Abraham conçoit une idée, une **intention** qu'il désire vivement réaliser. Il la communique à son serviteur, qui avec le concours de Dieu, réussit

les écrivains de l'Ancien Testament parlent de la « parole de Dieu », ils se réfèrent non seulement à l'action de parler mais aussi au message – sa volonté, son dessein salvateur pour les hommes, ses promesses, par exemple. Mais la « parole de Dieu » représentait aussi pour eux une force irrésistible capable de réaliser sa volonté. On pourrait même dire que dans l'Ancien Testament, comme nous le voyons dans les deux exemples suivants, la parole de Dieu se réalise toujours – elle devient toujours « chair » !

*« Comme la pluie et la neige descendent des cieux, et n'y retournent pas sans avoir arrosé, fécondé la terre, et fait germer les plantes ... Ainsi en est-il de **ma parole**, qui sort de ma bouche, elle ne retourne point à moi sans effet, **sans avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins.** » (Ésaïe 55 :10-11).*

*« Les cieux ont été faits par **la parole** de l'Éternel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche ... **Car il dit, et la chose arrive ; Il ordonne, et elle existe** » (Psaume 33 :6, 9).*

Un Dieu de la parole

Le premier verset de notre passage déclare que Dieu a parlé. C'est là quelque chose d'une importance capitale : il n'est pas un Dieu silencieux et mystérieux – il s'exprime et se révèle. Cette impression est renforcée par la dernière phrase du verset 1, « *la parole était Dieu* » : sa parole c'est lui, le reflet, ou peut-être l'expression, de tout ce qu'il est. Mais à qui parle-t-il ? La phrase précédente, « *la parole était avec [ou bien : « vers »] Dieu* », suggère en fait qu'il adressait sa parole en premier lieu à lui-même ! Cela peut nous paraître curieux, mais n'oublions pas ce que nous lisons dans Genèse 1 concernant la création de l'homme : « *Faisons l'homme à notre image* » (Genèse 1 :26), comme si Dieu prenait conseil auprès de soi-même avant de formuler et d'exprimer sa décision.

Mais l'autorévélation de Dieu n'est pas limitée à un langage composé des mots qu'il énonce. Comme nous l'avons déjà vu, « *il dit, et la chose arrive* », et ce qu'il crée ainsi en exprimant sa volonté, cela aussi est « parole », car toutes ses œuvres le révèlent :

à l'accomplir. Le mot *dabar* est employé sept fois dans ce récit : il signifie la volonté d'Abraham et la commission qu'il confie à son serviteur (v. 9, 28, 33), les paroles de Rebecca et de sa famille (v. 30, 52), mais aussi les actions du serviteur et le résultat, la réalisation de l'intention d'Abraham (v. 50, 66). Ce qui était d'abord une idée et puis une parole s'est concrétisé – il est devenu une **chose**.

« Le ciel proclame la gloire de Dieu, la voûte étoilée révèle ce qu'il a fait. Chaque jour en parle au jour suivant, et chaque nuit l'annonce à celle qui la suit. Ce n'est pas un discours, ce ne sont pas des mots, l'oreille n'entend aucun son. Mais leur message parcourt la terre entière, leur langage est perçu jusqu'au bout du monde. » (Psaume 19 :2-5).

« Et pourtant, ce que l'on peut connaître de Dieu est clair pour tous : Dieu lui-même le leur a montré clairement. En effet, depuis que Dieu a créé le monde, ses qualités invisibles, c'est-à-dire sa puissance éternelle et sa nature divine, se voient fort bien quand on considère ses œuvres ... » (Rom. 1 :19-20)

Notre première conclusion alors, c'est que, jusqu'au verset 14, la « parole » dont parle Jean n'est aucunement une personne mais vraiment la parole toute-puissante de Dieu. C'est elle qui est le sujet des verbes dans les versets 2-4 et 10-13 – les versets 6-9 forment une espèce de parenthèse concernant John-Baptiste, qui nous occupera au bout de cet article.

Une allusion à Genèse 1

Cette conclusion est confirmée si nous tenons compte des liens manifestes entre ce passage et le récit de la création du monde dans Genèse 1. Jean est évidemment d'avis qu'il faut regarder Jésus dans le cadre de ce récit. Notons en particulier les détails suivants :

- Les premiers mots de ce passage répètent la première phrase de Genèse 1 : « *Au commencement ...* »
- Comme dans Genèse 1, Jean insiste d'emblée sur le simple fait que Dieu a parlé – il est tout d'abord sa « parole » ;
- Chaque acte créateur de Dieu dans Genèse est précédé par les mots « *Dieu dit* » ; dans son verset 3 Jean aussi souligne ce lien entre la parole et l'action qui la suit : « *Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle* » (v. 3).
- Le verset 4, « *En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes* », met en relief les deux conséquences primordiales de la parole dans Genèse : elle donne la vie, aux plantes et aux animaux, mais avant tout cela, elle crée la lumière : « *Dieu dit, Que la lumière soit ! Et la lumière fut* » (Genèse 1 :3)

Les hommes et la Parole

Regardons maintenant le passage dans son ensemble. Nous constatons tout de suite qu'il s'agit d'une espèce de narration : elle a un

« commencement » au verset 1, et elle arrive à son point culminant au verset 14. Les premiers mots, « *Au commencement était ...* » pourraient être traduits par « Au commencement il y avait ... », comme dans les contes populaires : « Il y avait une fois ... ». Le chapitre 3 de Jean commence par le même verbe simple *en* (« était ») et, en effet, la plupart des traducteurs rendent sa première phrase par « Il y avait un homme appelé Nicodème ».

Au commencement de cette narration il n'y a qu'un seul « personnage », ce Dieu qui prononce sa volonté. Mais le verset 3 déclare, avec une allusion claire à Genèse 1, que grâce à sa « parole » il y a bientôt d'autres choses et d'autres créatures. Cette phrase détermine le sujet du prologue entier : l'histoire qu'il raconte est celle de la relation entre « la parole » et le monde auquel elle a donné naissance. Et le point culminant du prologue au v. 14 est aussi le moment décisif de l'histoire du monde, l'avènement de Jésus dans le monde.

Mais la phrase dans v. 4, « *la vie était la lumière des hommes* », est l'indice que Jean n'a pas l'intention d'écrire un simple résumé de l'histoire de la création du monde matériel. Cette phrase nous invite plutôt à y reconnaître un sens métaphorique : il s'agit d'une lumière spirituelle qui pourrait illuminer les esprits et les cœurs des hommes. Dieu a parlé donc, non seulement pour créer l'univers matériel, mais aussi pour que les hommes le connaissent et qu'ils vivent dans la clarté de cette connaissance. Ce verset 4 marque donc une transition : à partir d'ici, le prologue n'est rien de moins qu'une histoire fort sommaire de la relation entre « la parole » et le monde des hommes sur le plan spirituel. Cette histoire est résumée dans le verset 5 : « *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue* ». Le passage tiré de Romains 1, cité ci-dessus, confirme cette triste conclusion : le monde des hommes a préféré ne pas écouter la voix de ce Dieu qui leur parle au moyen des splendeurs de sa création et s'est détourné de lui pour adorer des idoles.

Mais c'est loin d'être la fin de l'histoire : le sens exact du mot grec rendu ici par « reçue » est contesté : d'autres versions disent « ne l'ont pas éteinte » ou « supprimée » ou « vaincue ». L'ambiguïté est probablement voulue : Jean suggère qu'en général le genre humain n'a pas écouté la voix de Dieu, mais cependant il n'a pas réussi à l'obscurcir entièrement ou à rendre nulle son intention créatrice. Et le reste du prologue rapporte de quelle manière Dieu va réaliser sa volonté gracieuse malgré la résistance

des hommes.

Jean reprend sa narration de cette histoire dans les versets 10-13, après la parenthèse dans les versets 6-9 :

« Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue. Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue. Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » (v. 10-13)²

Ces versets ne sont pas une simple répétition de ce que Jean a déjà dit dans le verset 5 ; il parle maintenant de la réaction à la parole de Dieu des « siens », c'est-à-dire du peuple d'Israël, à qui il s'était révélé d'une manière explicite, au moyen de sa loi et de son alliance avec eux. Jean esquisse dans ces versets la triste histoire d'Israël depuis l'exode. Malgré le don de la loi, les promesses faites aux pères d'Israël, et les exhortations des prophètes – tant de formes différentes de la « parole » – l'histoire de ce peuple avait été marquée surtout par la désobéissance et le manque de foi.

Non qu'il n'y eût pas parmi eux de gens croyants et fidèles, qui avaient reçu la parole de Dieu et qui avaient cru en lui. Dans ce « reste » d'Israël, la volonté de Dieu pour ce peuple s'était réalisée : ils étaient devenus « enfants de Dieu » (v. 12-13), comme Dieu l'avait déclaré dès l'exode : « Israël est mon fils, mon premier-né » (Exode 4 :22).

« La parole est devenue chair » (v. 14)

Nous arrivons maintenant au point culminant de cette narration. Dieu ne se laisse pas détourner de son intention pour sa création par l'incroyance des hommes, mais les résultats jusqu'ici de son autorévélation aux hommes ne pouvaient pas le satisfaire. Maintenant donc, il parle d'une autre manière : « *la parole est devenue chair* ». Il n'est plus question de promesses verbales, ni d'avertissements de prophètes ; Dieu emploie maintenant un autre langage : un être humain qui « incarne » sa parole.

L'idée que Jésus est la parole de Dieu devenue chair possède deux sens principaux :

2 Le pronom « elle » dans ces versets ne se réfère pas au mot « lumière », qui est le sujet principal des versets 6-9 ; dans la langue grecque, le mot *phōs* (« lumière ») est neutre, mais le pronom grec employé dans les versets 10-13 est masculin, se référant évidemment au mot *logos* (« parole »).

- i. Il est la révélation ultime et parfaite de Dieu : il résume dans sa personne toutes les promesses et les desseins de Dieu pour sa création et pour les hommes en particulier. Tout se réalise en lui, tout dépend de lui. C'est pour cela que Jean ajoute dans le v. 14 : « ... *pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire ...* ». Nous reconnaissons ici une allusion au moment dans Exode 34 où, après que Moïse avait demandé de voir sa « gloire », Dieu lui a déclaré son « nom » : « *Et l'Éternel passa devant lui, et s'écria, L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité ...* » (Exode 34 :6-7). Mais maintenant, avec l'avènement de Jésus, ce qui avait été déclaré à Moïse au moyen de mots énoncés ou écrits est exprimé sous la forme d'un être humain.
- ii. Si Jésus, lui aussi, est « parole », cela signifie que Dieu s'adresse aux hommes par lui : chaque aspect de sa personne, chaque mot et chaque acte, nous révèlent Dieu et nous engagent à croire et à obéir. C'est lui qui est le « dernier mot » de Dieu, l'expression ultime et parfaite de son être et de sa volonté. Cela implique aussi que Jésus possède comme nul autre aussi le droit d'interpréter toutes les autres « paroles de Dieu », donc l'Ancien Testament en particulier. C'est la Lettre aux Hébreux qui nous offre le meilleur commentaire sur cette dernière « parole de Dieu » : « *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils* » (Héb. 1 :1-2).

Dans la dernière partie du prologue, Jean souligne la signification de ce qu'il a dit dans les versets précédents. Il insiste en particulier sur la supériorité de Jésus par rapport à toute autre révélation de Dieu :

- Le témoignage de Jean-Baptiste affirme la priorité absolue de Jésus (v. 15) ;
- La grâce et la vérité (c'est-à-dire, la fidélité et l'amour constant) de Dieu qu'il avait proclamées à Moïse à Sinaï sont enfin révélées en Jésus dans une plénitude qui dépasse la loi de Moïse et la rend désormais superflue : « *car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ* » (v. 17).
- Jésus, qui jouissait d'une intimité sans pareil avec Dieu – il est « *dans le sein du Père* » – « fait connaître » le Dieu qu'aucun être humain n'a jamais vu de ses propres yeux (v. 18). Le mot que Jean emploie ici,

exegeomai (d'où vient le mot français « exégèse ») signifie « expliquer » mais il possède aussi la signification de « raconter » ; Jean veut dire, peut-être, que la vie de Jésus, qu'il va présenter dans le reste de cet Évangile, est une « explication narrative » de Dieu – c'est dans les événements de cette vie, dans les actions et les paroles de Jésus, que nous rencontrons Dieu.

Mais notons aussi ce qu'il dit au début du verset 18 : « *Personne n'a jamais vu Dieu* » : même ceux qui ont vu Jésus de leurs propres yeux n'ont pas vu Dieu lui-même, le Père. Quel dommage, alors, que la plupart des versions françaises modernes, faites par des adhérents de la doctrine trinitaire, ont choisi de suivre une variante du texte grec et ont rendu le reste du verset ainsi : « *Dieu le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître* » ! La contradiction entre les deux parties du verset saute aux yeux !

Les versets 6-9

Retournons maintenant à la parenthèse dans ces versets. Pourquoi Jean a-t-il mentionné Jean-Baptiste ici ? Grâce à cette brève allusion à son ministère, on peut gagner l'impression en lisant les versets 10-13 qu'ils se réfèrent déjà à Jésus, bien que son avènement ne soit mentionné qu'au verset 14. Mais c'est là, probablement, l'effet que Jean désirait susciter : il suggère que dans la vie de Jésus l'histoire d'Israël et son refus de la parole de Dieu se répètent. En effet, la plupart d'Israël a reçu le Fils de Dieu de la même manière que leurs pères avaient reçu la parole des prophètes – comme Jésus l'a confirmé (voir, par exemple, Matthieu 23 :29-39).

Au fond, alors, l'histoire que Jean raconte est restée à tout moment la même – jusqu'au v. 14. Dans le dessein de Dieu, proclamé « *à plusieurs reprises et de plusieurs manières* », comme le dit la Lettre aux Hébreux, Jésus était toujours prévu, dès « le commencement », toujours latent dans chaque « parole » de Dieu – et toujours destiné à venir. La Nouvelle Bible Segond rend le verset 9 de la façon suivante : « *La Parole était la vraie lumière, celle qui éclaire tout humain ; elle venait dans le monde* ». Et Jean, avec son prologue et ensuite avec tout le reste de son Évangile, tient à nous convaincre que celui qui devait venir, depuis toujours, est enfin venu. La parole est enfin « devenue chair ».

GRAHAM JACKMAN

Le Fils De Dieu Est Venu

16. Les Impératifs de la Croix

« Pour ce qui me concerne, loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. » (Galates 6 :14)

La croix du Christ est le point focal de toute la pensée et du culte chrétien et la force motrice essentielle de toute activité chrétienne. Elle est aussi la base de notre communion les uns avec les autres en tant que croyants chrétiens, et de notre communion avec Dieu et son Fils. Les buts que nous poursuivons dans la vie ne sont légitimes du point de vue spirituel que s'ils sont sanctionnés par la croix ; tous les conseils et les ressources spirituelles que nous recherchons dans notre vie quotidienne tirent leur caractère essentiel et leur véritable force de la croix.

Tout au long du Nouveau Testament nous rencontrons un principe spirituel profond : ceux qui désirent partager le salut que la croix nous offre doivent montrer l'authenticité de leur foi et de leur engagement en réalisant dans leur propre vie les qualités et les impératifs moraux dont la croix est l'expression suprême ; les vérités morales qui font de la croix ce qu'elle est, sans lesquelles Jésus ne serait pas mort sur la croix et les croyants n'auraient aucune espérance de salut, doivent être pour eux la base même de leur vie. Si notre vie n'est pas fondée sur ces vérités, alors nous nions la croix dans la pratique, quelles que soient nos professions, et nous renonçons au salut qu'elle offre.

Voici quelques exemples de ce principe :

- i. D'abord, et par-dessus tout : « *Nous avons connu l'amour, en ce qu'il a donné sa vie pour nous; nous aussi, nous devons donner notre vie pour les frères* » (1 Jean 3 :16).
- ii. Mais aussi : Parce que Jésus « *a souffert la croix, méprisé l'ignominie* », nous devons nous aussi supporter l'adversité avec patience (Hébreux 12 :1-11).
- iii. Et : « *C'est une grâce de supporter des afflictions par motif de conscience envers Dieu, quand on souffre injustement [...] Et c'est à cela que vous avez été appelés, parce que Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces* » (1 Pierre 2 :19-21).
- iv. Et encore : Parce que Jésus a tout donné et pour nous « *s'est fait pauvre* », nous devons aussi donner de nous-mêmes pour ceux qui ont

besoin de notre aide (2 Corinthiens 8 :7-12).

Philippiens 2

L'exemple particulier de l'opération de ce principe auquel nous voulons maintenant prêter attention se trouve dans la lettre de Paul aux Philippiens, où Paul écrit que « [Jésus] s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé » (Philippiens 2:8-9). Jacques et Peter montrent tous les deux comment ce même principe s'applique dans la vie du vrai croyant :

« Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera. » (Jacques 4 :10)

« Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps convenable » (1 Pierre 5 :6)

Dans sa lettre aux Philippiens, Paul nous exhorte de la même manière : « Ayez en vous les sentiments [d'humilité] qui étaient en Jésus-Christ ». Jésus « s'est humilié lui-même, [...] C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé » (Philippiens 2 :5, 9). Le principe moral duquel dépend toute morale chrétienne est ainsi établi dans la croix, et c'est ce principe qui est le seul fondement acceptable pour s'approcher de Dieu, la seule base à partir de laquelle nous pouvons espérer atteindre l'exaltation de la vie éternelle :

« L'humilité précède la gloire. » (Proverbes 15 :33)

« Voici sur qui je porterai mes regards, sur celui qui souffre et qui a l'esprit abattu. » (Esaïe 66 :2)

Dans les versets précédents du même chapitre, Philippiens 2, Paul énumère des expressions de cette humilité dans la vie personnelle et dans les relations sociales :

« ... rendez ma joie parfaite, ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée. Ne faites rien par esprit de parti ou par vaine gloire, mais que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes. Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres. » (Philippiens 2 :2-4)

La même opinion, le même amour, un seul accord, un seul esprit – tant de mots différents pour désigner la même chose. Apparemment, Paul ne peut pas assez insister sur ce principe de vie ; c'est quelque chose qui semble le préoccuper à de nombreuses reprises dans cette lettre :

« Seulement, conduisez-vous d'une manière digne de l'Evangile de Christ, afin que, soit que je vienne vous voir, soit que je reste absent, j'entende dire de vous que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant d'une même âme

pour la foi de l'Évangile. » (Philippiens 1 :27)

*« Seulement, au point où nous sommes parvenus, marchons d'un même pas. »
(Philippiens 3 :16)*

Cela s'applique sur le plan de l'individu aussi : *« J'exhorte Evodie et j'exhorte Syntyche à être d'un même sentiment dans le Seigneur » (Philippiens 4 :2).* On peut se demander, d'ailleurs, si les prises de position sur les différences personnelles entre ces deux femmes avaient suscité un certain désaccord au sein de l'église philippienne.

L'unanimité d'esprit dont il est question dans ces passages est liée très fermement par Paul à l'humilité et à l'altruisme. En effet, seul un tel état d'esprit est en mesure de donner naissance à cette modestie profonde qui permet à des hommes et des femmes de tempéraments très divers de vivre en harmonie les uns avec les autres. C'est le contraire même de l'égoïsme et de la suffisance que Paul qualifie de « vaine gloire » et qui sont si souvent à l'origine des conflits et de l'absence d'amour dans les relations humaines. Trop souvent, il faut le dire, le moi humain est un obstacle insurmontable ; l'unité d'esprit et de pensée que Paul désirait tant est remplacée par une diversité d'esprits dont chacun vise une direction différente mais nul ne choisit la voie de Christ, qui a dit pourtant : *« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même » (Matthieu 16 :24).*

La vaine gloire, le regard fixé sur ses propres intérêts, le sentiment de supériorité par rapport aux autres : telle est la voie humaine, et au cœur même de cette attitude se trouve un péché mortel, l'amour-propre. Paul nous dit : *« ... que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes » (Philippiens 2 :3).* Comment faire cela ? Quand nous regardons certains de nos frères et sœurs en Christ qui nous semblent beaucoup moins préoccupés par les choses de Dieu que nous, moins semblables au Christ dans leur conduite (surtout, peut-être, envers nous-mêmes), comment pouvons-nous, sincèrement et sans feinte ou hypocrisie, les estimer mieux que nous-mêmes ?

Dieu seul voit le cœur

Je connaissais autrefois une sœur qu'on pouvait voir errer dans les rues d'une de nos plus grandes villes avant d'entrer finalement dans un bar quelconque, d'où elle sortait plus tard dans un état d'ivresse, balbutiant et décoiffée. Un spectateur aurait pu la classer parmi les « injustes » qui, selon le catalogue de Paul, n'hériteront pas le royaume de Dieu (1 Corinthiens 6 :9-10). Ce qu'un tel spectateur n'aurait pas su, c'est l'immense lutte que

cette femme menait quotidiennement pour éviter de se retrouver dans un tel état, la profondeur de son amertume et de son dégoût de soi quand elle revenait à elle-même, et la presque impossibilité pour elle de résister au pouvoir d'attraction de la moindre bouffée d'alcool. Aujourd'hui, on l'appellerait une alcoolique : à l'époque, on parlait de « dipsomaniaques » – on comprenait beaucoup moins bien leurs problèmes et leurs besoins.

Pourquoi évoquer le souvenir de cette femme ? Les Écritures nous exhortent si souvent à ne pas juger les autres que nous devrions être en garde contre notre tendance à estimer notre valeur morale par rapport à celle des gens avec qui nous avons affaire au cours de notre vie. L'exemple de cette femme nous rappelle que nul ne connaît toutes les circonstances personnelles de ses voisins, ses amis, ses compagnons croyants ; nul ne sait à quels problèmes ils doivent faire face quotidiennement, que ce soit sous la forme de circonstances extérieures ou d'impulsions issues des profondeurs de leur propre nature. Et on ne saurait trop insister sur le fait que le salut en Jésus-Christ ne dépend pas de ce que nous sommes ou de ce que nous faisons, mais de ce que nous *essayons* d'être et de ce que nous *essayons* de faire. C'est le *cœur* que Dieu regarde et c'est le *cœur* qu'Il jugera ; voilà pourquoi beaucoup de ceux qui sont les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers (Matthieu 19 :30). Rappelons-nous la parabole du pharisien et du publicain : y a-t-il un seul parmi nous qui soit prêt à se reconnaître dans la figure du pharisien ? Et combien d'entre nous partagent vraiment la connaissance de soi et l'humilité du publicain ? « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur. » (Luc 18 :9-13).

Si nous étions tous un peu plus attentifs à nos propres faiblesses, et un peu plus sensibles et imaginatifs quant aux éventuelles difficultés auxquelles les autres sont obligés de faire face quotidiennement, nous trouverions moins difficile d'estimer les autres « *comme au-dessus de nous-mêmes* ». « Prends garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté » (Galates 6:1).

Cherchons donc à vivre les jours et les années qui nous restent avec le Christ et sa croix comme centre de nos pensées et avec les sentiments d'humilité qui étaient en Jésus-Christ dans nos cœurs. Et prions qu'au jour où « *toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père* » (Phil. 2 :11), nous qui nous sommes abaissés avec lui serons exaltés avec lui « *dans les lieux célestes* » (Éphésiens 2 :6) en sa présence.

NEVILLE SMART

Traduction : LENAÏG NICOLAS BARET / GRAHAM JACKMAN

La parabole de la Bonne Mesure

« Car on vous jugera du jugement dont vous jugez, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez. » (Matthieu 7 :2)

« Il leur dit encore : Prenez garde à ce que vous entendez. On vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis, et on y ajoutera pour vous. » (Marc 4 :24)

« Donnez, et il vous sera donné : on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, secouée et qui déborde ; car on vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis. » (Luc 6 :38)

Condamnant un esprit critiqueur, Jésus dit : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés ». L'emploi ici de l'impératif présent : « Ne jugez point » suggère qu'il s'agissait d'une tendance fort répandue. Si nous nous montrons trop critiques à l'égard des autres, nous serons critiqués nous-mêmes sévèrement. Personne n'est sans faute, et nous devrions faire attention à ne pas prononcer un jugement sur personne.

Jésus ne parle pas ici de ces décisions que l'on doit prendre dans la plupart de nos activités dans la vie. Il y a des matières où l'on aurait tort d'éviter le jugement – des matières où l'esprit de tolérance serait un aussi grand mal que l'esprit trop critique. Il y a très peu de définitions fixes du bien et du mal dans le monde, et cela mène facilement à accepter que toute conduite soit entièrement une affaire individuelle. Mais Jésus se montrait parfois sévère, et il demandait l'exercice de la discrimination de la part de ceux qui le suivaient. L'instruction à la personne offensée, à l'effet que si son « frère a péché » il faut aller le reprendre (Matthieu 18 :15), prévoit un jugement. Un jugement collectif est nécessaire si la question a besoin d'être réglée par l'église. « Éprouver les esprits » (1 Jean 4 :1), « examiner toutes choses » (1 Thess. 5 :21), refuser la fausse doctrine et ses enseignants (Galates 1 :9 ; 2 Jean 1 :10,11) – tout cela demande l'exercice du jugement.

Ce que Jésus condamne est la disposition d'esprit qui trouve toujours des fautes chez les autres. L'habitude est si courante que plusieurs proverbes y font allusion, tels que : « Il faut être sans défaut pour critiquer autrui », ou le dicton de Jésus au sujet de la paille et de la poutre (Matthieu 7 :3-4).

Au marché

Jésus souligne son enseignement au moyen d'un proverbe que l'on pourrait facilement développer en une parabole : « L'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez ». Comme Jésus se déplaçait d'un lieu à l'autre, il devait répéter ses adresses. Dans le « sermon sur la montagne » dans la

version de Luc, l'idée est développée davantage : « *Donnez, et il vous sera donné : on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, secouée, et qui déborde* ».

Ce dicton évoque une scène de marché, lieu où les gens ont toujours essayé de se chicaner sur le prix à payer. Aujourd'hui, avec des marchandises produites en série et uniformisées, les prix fixes sont souvent la règle, mais quand le vendeur et l'acheteur cherchent à marchander, employant leur intelligence pour obtenir de la valeur pour leur argent, cela peut faire ressortir leurs mauvaises qualités et mène vite à des procédés peu honnêtes. Salomon remarquait comment les gens dénigrent la qualité de l'objet offert en vente afin de l'obtenir à meilleur marché : « *Mauvais ! mauvais ! dit l'acheteur ; et en s'en allant, il se félicite* » (Proverbes 20 :14).

Jésus avait sans doute observé de telles scènes ; il avait entendu les serments qu'on faisait en se disputant au sujet des prix : on invoque le ciel comme témoin, jure par l'autel et d'autres choses sacrées, et tout cela pour sauver quelques centimes. Mais la scène que Jésus esquisse avec cette phrase établit une règle nouvelle.

Deux hommes travaillent au marché avec des produits qui se vendent par mesure, et non par le poids, peut-être du blé. Les mesures qu'ils emploient varient, peut-être – cela arrivait souvent tant que la pratique n'avait pas été déclarée illégale. L'un des hommes remplit la mesure aussi peu que possible, tandis que l'autre, une âme généreuse, remplit la mesure jusqu'au bord, amoncelant le blé jusqu'à ce que la mesure déborde. Or, si on fait les affaires par troc, tous deux recevront à leur tour comme ils ont donné. À l'homme généreux le retour se fera avec générosité ; à l'homme avare, avec avarice. Et cette règle ne s'applique pas uniquement au marché : le marché est une parabole de la vie, et il illustre aussi les rapports entre Dieu et les hommes.

Dans le récit de Marc, Jésus donne au dicton une application particulière. Le dicton suit la parabole du semeur et il est précédé du conseil suivant : « *Prenez garde à ce que vous entendez. On vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis, et on y ajoutera pour vous* » (Marc 4 :24). On entend des instructions de Dieu – mais combien de ces instructions écoutons-nous vraiment ? Et est-ce que nous les écoutons attentivement ? Si on en tient compte, on recevra encore plus. Une application mesquine de la parole de Dieu n'amènera pas une riche moisson. Cela est vrai aussi pour ceux qui proclament l'évangile : si on le garde pour soi il ne peut pas s'accroître, mais si nous donnons à d'autres les choses que nous avons apprises, les portes de l'évangile seront grandes ouvertes.

JOHN CARTER

Traduction : Marcel Guérin

Nouvelles Fraternelles

République Democratique du Congo

Burora C'est avec tristesse que les frères de Burora ont annoncé le décès du frère Byamungu Lukoo-Cornel. Depuis beaucoup d'années frère Byamungu Lukoo a été régulièrement à la réunion divine dans notre ecclé-sia. Il a été baptisé en 2005 à Goma par les missionnaires David Smith et Steve Weston. Il est décédé le 25 février suite à une maladie abdominale, âgée de 78 ans. Maintenant, il se repose de ses travaux. Prions que son sommeil sera bref et que bientôt son maître, qu'il a servi si fidèlement, viendra ressusciter les morts en Christ. — *Simweray-Hangi*

Kinshasa Dieu nous aide et nous fait grâce jour et nuit malgré la situation politique et économique dans notre pays. Nous attendons le retour imminent de notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu voulant.

Du 14 au 18 mai 2021, les frères Kim's et Elie de l'ecclési-a de Kinshasa, ainsi que le frère Jean-Pierre Tongombo de l'ecclési-a de Kunzulu, ont participé à une visite à Nkana.

Nous avons baptisé deux nouveaux frères : EMMANUEL TSHIYOMBO et METOU MUTIRI. Que Dieu les bénisse. — *Kabandilwa Zambrotta*



*Au centre :
frère
Tshiyombo
(à gauche)
et frère
Metou
écoutent
la lecture
de frère
Kim's*

Kenya

Kakuma Les frères et sœurs de Kakuma au camp de réfugiés de Kakuma se portent bien et persévèrent dans la foi. Malheureusement, le frère Byaombe Lumona, le secrétaire de l'église, a subi une attaque le 27 mai 2021 près de sa maison pendant qu'il était en train de parler à son téléphone mobile. Quatre hommes l'ont encerclé soudain et lui ont arraché son téléphone, après lui avoir infligé plusieurs coups à la tête.

Nous remercions le bon Dieu pour sa protection. Frère Byaombe est vivant malgré tout ce qu'il a subi sur son corps. Son état de santé s'améliore petit à petit, mais son œil gauche est encore rougeâtre et ne peut pas supporter la lumière du soleil.

Nous vous demandons de prier pour nous, car ce camp de réfugiés n'est pas dans la paix et la sécurité.

Au mois de juin, nous avons reçu une visite des frères Simeon Wafula (Kitale) et Julias (Bungoma). Nous avons tous participé ensemble dans l'étude biblique et le dimanche matin nous avons participé à la Fraction du Pain. Nous remercions le frère Simeon pour ses paroles qui nous ont encouragés dans notre marche spirituelle vers le royaume de Dieu. — *Isidore Mwibeleca*

